

Une lecture du Tractatus logico-philosophicus

janvier 2017

Table des matières

1	Introduction	1
2	Un petit détour	2
2.1	Le criticisme de Kant (1724 - 1804)	2
2.2	Le logicisme de Frege (1848 - 1925)	3
3	Le Tractatus logico-philosophicus de Ludwig Wittgenstein (1889 - 1951)	5
3.1	Le monde	5
3.2	L'image ou la théorie déictive du Tractatus	6
3.3	La pensée et la proposition	6
3.4	Propriétés internes, relations internes et concepts formels	8
3.5	L'isomorphisme entre le langage et le monde	8
3.6	L'opération	8
3.7	Pourvu de sens, vide de sens et non-sens (sinnvoll, sinnlos, unsinnig)	9
3.8	La forme générale de la proposition	9
3.9	La philosophie	10
3.10	La conception tractatuséenne de la logique	11
3.11	Le solipsisme	12
3.12	Le Mystique	12
3.13	Le problème du Tractatus	12

1 Introduction

Le but de ce document est de proposer *une* lecture possible du Tractatus logico-philosophicus de Wittgenstein.

2 Un petit détour

2.1 Le criticisme de Kant (1724 - 1804)

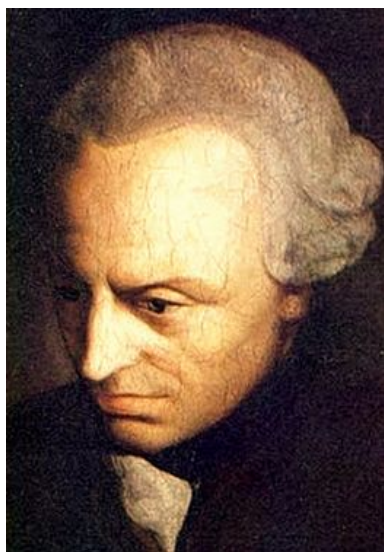


FIGURE 1: Immanuel Kant

Kant distingue la connaissance empirique, qui n'est possible qu'*a posteriori*, c'est-à-dire dans l'expérience, de la connaissance *a priori*, absolument indépendante de toute expérience quant-à sa validité, mais non pas toujours quant-à son contenu. Au sein des connaissances *a priori*, il nomme connaissances *a priori* pures celles auxquelles n'est mêlé rien d'empirique, tant par leur validité que par leur contenu.

Kant distingue aussi les *jugements analytiques* des *jugements synthétiques*. Il considère, selon la logique aristotélicienne, un jugement qui attribue un prédicat B à un sujet A. Si B est implicitement contenu dans le concept A, le jugement est dit analytique. Par exemple, « Les personnes célibataires ne sont pas mariées. » Le prédicat « ne pas être marié » est contenue dans le sujet « les personnes célibataires ». Dans le cas où le jugement n'est pas analytique, le jugement est dit synthétique.

Kant soutient alors que les propositions mathématiques sont synthétiques *a priori*. Elles sont synthétiques car, selon lui, dans « $7 + 5 = 12$ », jugement qui attribue au sujet « somme de 7 et 5 », le prédicat « être égal à 12 », le concept de somme de 7 et 5 ne contient que le concept de réunion des deux nombres 7 et 5 en un seul, et non le concept du nombre qui contient les deux autres, à savoir 12. Elles sont *a priori* car, pour Kant, leur pensée implique la *nécessité* et l'*universalité*, dans le droit fil de la tradition leibnizienne.

Cependant, cette idée de *connaissance synthétique a priori* est paradoxale. En effet, pour porter un jugement synthétique, il faut pour ainsi dire, sortir du concept du sujet, pour lui attribuer un prédicat qui n'y est pas contenu, mais qui lui appartient cependant. Pour ce faire, l'entendement a besoin de quelque chose, d'un moyen, sur lequel s'appuyer.

Or, dans le cas d'un jugement empirique, ce moyen est l'expérience, mais dans celui d'un jugement *a priori*, nous sommes justement privés de ce moyen-là qu'est l'expérience. Quel moyen avons-nous donc de produire des jugements synthétiques *a priori*? Comment des jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles?

Pour résoudre ce problème, Kant fait subir à la philosophie une « révolution copernicienne ». Plutôt que de traiter des *noumènes*, des choses en soi, la critique kantienne traite des *phénomènes*, des choses en tant qu'elles nous apparaissent. Une connaissance est *transcendante* lorsqu'elle a trait à l'objet en tant qu'existant absolument et en lui-même. Kant y oppose une connaissance *transcendantale*, « qui s'occupe moins des objets que de notre manière de connaître les objets en tant que ce mode de connaissance doit être possible *a priori* ». La réponse de Kant est alors que si la *matière* du phénomène, qui est objet d'expérience, est *a posteriori*, la *forme* du phénomène est, elle, *a priori*, car elle ne provient pas des *objets* mais du *sujet* qui fait l'expérience. Ce que résume sa célèbre formule : « Nous ne connaissons *a priori* des objets que ce que nous y mettons nous-mêmes. » (cf. [1])

On résume ces conceptions par le tableau suivant. Attention cependant, car ici « subjectif » est pris au sens technique kantien.

philosophie transcendante	philosophie transcendantale
noumène	phénomène
étude de l'objectif	étude du subjectif

TABLE 1

2.2 Le logicisme de Frege (1848 - 1925)

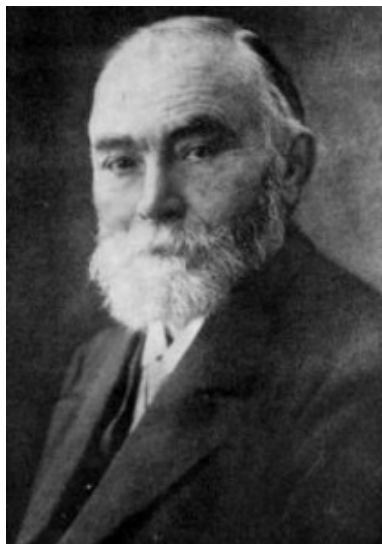


FIGURE 2: Gottlob Frege

Au XIXème, une fonction était identifiée à une expression analytique, en conformité avec la pensée d'Euler. Par exemple, dans « $y = 2x^3 + x$ », y étant vu comme une *fonction* de x , y était ainsi considéré véritablement comme une fonction.

En 1891, dans sa conférence intitulée « fonction et concept » (cf. [3]) Frege reconnaît dans « $2 \cdot 4^3 + 4$ » et « $2 \cdot 5^3 + 5$ » la même fonction, mais prise avec des arguments différents, à savoir 4 et 5. Pour lui, l'essence propre de la fonction réside dans l'élément commun à ces expressions, ce que l'on pourrait écrire « $2 \cdot ()^3 + ()$ ».

La découverte de Frege est que l'argument n'appartient pas à la fonction, mais que fonction et argument, pris ensemble, constituent un tout complet. La fonction prise séparément est incomplète, a besoin d'autre chose, est *insaturée*.

Frege compare cela à un segment de droite que l'on coupe en deux. Le point limite des deux parties appartiendra à l'une, qui sera complète, tandis que l'autre restera insaturée, parce qu'il lui manquera un point pour être saturée.

Frege étend la notion de fonction à tous les objets, et non aux seuls nombres. Prenant la phrase « César a conquis la Gaule » il la décompose en deux parties fermées sur elles-mêmes « César » et « la Gaule » et une autre insaturée : « a conquis ». Là où la logique traditionnelle d'Aristote voyait le prédicat « a conquis la Gaule » attribué au sujet « César », Frege voit l'application de la fonction « x a conquis y » aux arguments x =César et y =la Gaule.

Au passage, Frege définit un concept comme une fonction qui ne prend pour valeur que vrai ou faux. Dans la terminologie moderne, un ensemble est l'extension d'un concept au sens de Frege.

La même année, dans « Sens et dénotation » (cf. [4]), Frege distingue deux aspects du contenu logique des pensées : leur *dénotation* (Bedeutung), qui est l'objet auquel il est fait référence, et leur *sens* (Sinn), le mode de présentation du référent. Par exemple, $1 + 1$ et $3 - 1$ dénotent la même chose (à savoir le nombre 2) mais ont des sens différents car ne présentent pas le nombre 2 de la même manière. Et l'égalité « $1 + 1 = 3 - 1$ » affirme l'égalité des référents, bien que les sens soient différents.

Dans le logicisme de Frege, « Vrai » et « Faux » sont des objets. La dénotation d'une phrase est sa valeur de vérité, son sens est la *pensée* (Gedanke) qu'elle exprime. Pour Frege, les pensées, tout comme les valeurs de vérité et les concepts, sont des entités abstraites objectives et indépendantes de l'esprit.

On peut résumer le logicisme de Frege par la hiérarchie de royaumes suivante.

3ème royaume	les pensées, non spatiales, atemporelles, imperceptibles
2ème royaume	objets matériels, objectifs et actuels
1er royaume	les idées privées, de l'ordre de la psychologie

TABLE 2: Le logicisme de Gottlob Frege

D'autre part, Frege a distingué :

- 1 la saisie de la pensée – l'acte de penser
- 2 la reconnaissance de la vérité d'une pensée – le jugement
- 3 la manifestation de ce jugement – l'affirmation

Dans *Les fondements de l'Arithmétique* (cf. [2]), Frege réfute l'affirmation kantienne selon laquelle les propositions de l'arithmétique seraient synthétiques. Kant semblait penser qu'un concept fut déterminé par une conjonction de caractères. Or, pour Frege, cette manière de construire des concepts non seulement n'est pas la seule, mais de plus est la moins féconde. Pour lui, les définitions mathématiques fécondes ne sont pas « une suite de caractères coordonnés, mais une combinaison plus intime », « plus organique de déterminations ». Avec ces définitions-là, par exemple celle de la continuité d'une fonction, « on ne peut savoir d'avance ce qu'on en pourra déduire ». Ces déductions-là accroissent notre connaissance, et Frege reconnaît que pour cette raison, on pourrait les nommer synthétiques. Mais « on peut cependant les démontrer d'une manière purement logique : elles sont donc analytiques ». Frege éclaire le fait que les propositions arithmétiques soient contenues dans les définitions, d'après la terminologie kantienne, par la célèbre image de la façon dont une plante est contenue dans une graine.

3 Le Tractatus logico-philosophicus de Ludwig Wittgenstein (1889 - 1951)

3.1 Le monde



FIGURE 3: Ludwig Wittgenstein

Dans cette section, on donne les définitions fondamentales de la métaphysique du Tractatus, c'est-à-dire concernant l'organisation ontologique du réel.

« Le monde est tout ce qui a lieu. », « le monde est la totalité des faits, non des choses. » disent les deux premiers aphorismes du Tractatus (1 et 1.1).

Le fait (Tatsache) est un *complexe*. « Percevoir un complexe signifie percevoir que ses éléments sont dans tel ou tel rapport » (5.5423). La notion tractatuséenne de fait est très abstraite. Par exemple, en voyant la figure 4 de deux façons différentes, on voit *réellement* deux faits différents.

Le fait est la subsistance *d'états de choses* (Sachverhalt) dans l'espace logique (2). Il faut bien remarquer le pluriel : le fait est la subsistance d'états de choses. Un état de choses est une connexion immédiate *d'objets*.

Les objets sont *simples*. Ils sont la substance du monde. Tous les mondes possibles ont en commun leurs objets. Chaque objet contient la possibilité de tous les états de choses dans lesquels il peut apparaître. Aucun objet n'est pensable hors d'une connexion avec d'autres objets.

La forme d'un objet est la possibilité qu'il apparaisse dans tel et tel état de choses. « Dans l'état de choses, les objets sont engagés les uns dans les autres comme les anneaux pendants d'une chaîne. »

La *structure* d'un état de choses est le rapport qu'ont les objets entre eux dans cet état de choses. La *forme* des objets d'un état de choses est la possibilité de la structure de cet état de choses. Par extension, la structure du fait est la structure des états de choses qui le constituent.

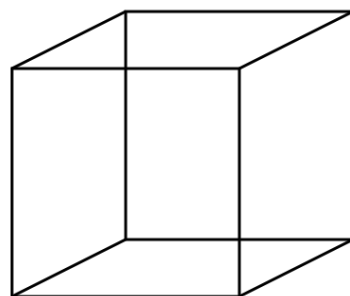


FIGURE 4: Le cube de Necker peut être vu deux deux façons différentes, selon que l'on voit le carré le plus à gauche en avant ou en arrière (5.5422).

La *réalité* est la subsistance et la non subsistance des états de choses. Le fait positif est la subsistance des états de choses, le fait négatif leur non subsistance.

Les états de choses sont totalement indépendants : « Quelque chose peut isolément avoir lieu ou ne pas avoir lieu, et tout le reste demeurer inchangé. » (1.21)

Wittgenstein donne alors pour autre définition du monde la totalité de la réalité.

3.2 L'image ou la théorie déictive du Tractatus

Le Tractatus part du présupposé patent de ce que nous nous faisons des *images* (Bild) des faits.

L'image est un modèle de la réalité. L'image est un fait.

Il y a un isomorphisme entre l'image et ce qu'elle représente : aux objets correspondent les éléments de l'image, qui sont eux-mêmes les représentants des objets. On parle d'isomorphisme à cause de cette relation dans les deux sens.

Wittgenstein nomme *structure* de l'image l'interdépendance de ces éléments et *forme de représentation* la possibilité de cette interdépendance. Via l'isomorphisme, la forme de représentation est aussi la possibilité que les choses soient entre elles dans le même rapport que les éléments de l'image (2.151).

La *relation représentative* entre l'image et le représenté est la correspondance des éléments de l'image et des choses. La relation représentative appartient à l'image (2.1513).

Suit alors un des réquisits fondamentaux de tout le livre :

« Pour être image, le fait doit avoir quelque chose en commun avec ce qu'il représente. »

Ce quelque chose est la forme de représentation (2.17).

Une distinction cruciale apparaît alors en ceci que l'image peut représenter toute réalité dont elle a la forme (2.171) mais ne peut pas représenter sa forme de représentation (2.172). Cependant, si l'image ne peut la *représenter*, elle la *montre*.

Toute image a *aussi* en commun avec la réalité représentée la *forme logique*, que Wittgenstein appelle aussi la *forme de la réalité*. Une image ayant pour forme la forme logique est nommée *image logique*. Il s'ensuit que toute image est aussi image logique (2.182).

L'image figure une situation possible dans l'espace logique et contient toujours la possibilité de cette situation (2.203). Le *sens* (Sinn) d'une image est ce qu'elle figure.

Wittgenstein adopte alors une thèse de la vérité-correspondance : la vérité (respectivement la fausseté) de l'image est son accord (resp. son désaccord) avec la réalité. Il en découle que le sens et la vérité sont indépendants, que l'on ne peut pas connaître la vérité d'une image seulement par l'image, et donc qu'il n'y a pas d'image vraie *a priori*.

3.3 La pensée et la proposition

À partir de ces thèses concernant le monde (Welt) et l'image (Bild), Wittgenstein va développer une nouvelle vision du langage, de la pensée, de la proposition, de la Logique et du Mystique.

Wittgenstein définit la *pensée* (Gedanke) comme étant l'image logique des faits (3). La théorie de l'image développée précédemment entraîne que « pensable » signifie « nous pouvons nous en faire une image » (3.001), que ce qui est pensable est aussi possible, car la pensée, en tant qu'image, contient la possibilité des situations qu'elle pense (2.203). Il est donc impossible qu'il y ait de l'illogique dans le langage.

Viennent alors les définitions fondamentales concernant la proposition.

Le *signe propositionnel* est le signe par lequel nous exprimons la pensée pour la perception sensible. Le *signe sensible de la proposition* sert de *projection* de la situation possible. La méthode de projection est la pensée de son sens. C'est-à-dire que projeter la situation possible,

c'est *penser* ce que la pensée exprimée à travers le signe sensible représente.

La *proposition* (Satz) est alors définie comme le signe propositionnel dans sa relation projective au monde (3.12).

De même que pour la pensée, la possibilité du projeté, mais non le projeté lui-même, appartient à la proposition.

Le signe propositionnel est un fait, on peut se le figurer composé d'objets tels des livres et des tables au lieu des signes d'écriture.

« La position spatiale de ces choses exprime alors le sens de la proposition. » (3.1431) Il y a un isomorphisme entre la proposition et la pensée exprimée. La proposition est donc une image de la réalité (4.01). La proposition étant une image, les définitions de structure et de forme de représentation s'y appliquent.

Les éléments du *signe propositionnel* qui correspondent aux objets de la pensée sont nommés *signes simples*. Dans le cas où ils sont identifiés, la proposition est dite *complètement analysée*.

Il ne faut pas perdre de vue que Wittgenstein s'occupe des traits communs à tous les langages. Ces considérations doivent donc aussi s'appliquer à la pensée et à la notation musicale, par exemple (4.011) et (4.014).

Les signes simples de la *proposition* sont ce que Wittgenstein appelle les *noms*. Le nom *dénote* (bedeutet) l'objet. Sa *dénotation* (Bedeutung) est l'objet.

Le nom est un signe primitif, il ne peut être scindé par des définitions. Les dénnotations des signes primitifs ne peuvent être expliquées qu'à partir de propositions contenant les signes primitifs. Il faut donc déjà connaître ces dénnotations.

Wittgenstein soutient que seule la proposition a un sens et que le nom ne dénote qu'au sein d'une proposition.

Une proposition qui affirme la subsistance d'un état de choses (Sachverhalt) est une *proposition élémentaire* (4.21). C'est la proposition la plus simple possible. Elle se compose uniquement de noms (4.22). Les propositions élémentaires sont indépendantes entre elles, et si on les connaît toutes, en sachant lesquelles sont vraies et lesquelles sont fausses, on a une description complète du monde (4.26).

Une *expression*, ou un *symbole*, est une partie d'une proposition (ou la proposition elle-même) qui en caractérise le sens (3.31) . L'expression présuppose les formes des propositions dans lesquelles elle peut apparaître (3.312). Elle doit donc être figurée par une *variable* dont les valeurs sont les propositions qui la contiennent. Il s'agit d'une *variable propositionnelle*.

La proposition est une fonction des expressions qu'elle contient (3.318). C'est ce que l'on appelle maintenant en philosophie du langage la *compositionnalité*.

De même, toute proposition admet une et une seule analyse complète, et « tout énoncé portant sur des complexes se laisse analyser en un énoncé sur leurs éléments et en propositions telles qu'elles décrivent complètement ces complexes » (2.0201). Il s'agit de *l'analyse logique*, héritée de Russell.

L'importante distinction entre représenter et montrer se retrouve au niveau des propositions : « La proposition *montre* son sens. La proposition *montre* ce qu'il en est des états de choses *quand* elle est vraie. Et elle *dit* qu'il en est ainsi. » (4.022) Ce qui se montre est pour ainsi dire la frontière de ce qui se dit, et « ce qui peut être montré ne peut être dit ».

3.4 Propriétés internes, relations internes et concepts formels

Rappelons que les objets qui se trouvent dans une certaine relation sont appelés les *relata* de cette relation.

Bradley (Apparence et réalité, 1893) distingua les *relations internes*, constitutives de leurs relata (ie : leurs relata ne peuvent pas exister sans être dans cette relation), des *relations externes*, qui elles sont contingentes. Sa thèse, conformément au néo-hégélianisme britannique était que toutes les relations sont internes.

Thèse à laquelle s'opposèrent fermement Russell et Moore lors de leur révolte contre l'idéalisme, aux alentours de 1898.

Wittgenstein conçoit les relations internes, ainsi que ce qu'il nomme les *propriétés internes* dans cette optique-là : « Une propriété est interne quand il est impensable que son objet ne la possède pas. » (4.123)

Cependant, il résout la question en avançant que les propriétés internes (respectivement relations internes) ne s'expriment pas *par* la proposition, mais *dans* la proposition par une propriété interne de cette proposition (resp. par une relation interne entre ces propositions).

De même, les *concepts formels*, dont les caractères sont les propriétés internes, ne peuvent être présentés par des fonctions, contrairement aux concepts proprement dits (4.126). L'expression du concept formel est une *variable propositionnelle*. Qu'un objet tombe sous un concept formel ne peut être dit, mais se montre. Les mots « complexe », « fait », « fonction », « nombre », dénotent des concepts formels (4.1272). On ne peut donc pas dire : « Il y a des objets. ».

Dans une série : aRb , $(\exists x) : aRx.xRb$, $(\exists x, y) : aRx.xRy.yRb$ etc..., les propositions sont ordonnées par une relation interne, le concept de terme de cette série est un concept formel, il est donc exprimé par une variable (4.1273).

3.5 L'isomorphisme entre le langage et le monde

On peut résumer l'isomorphisme entre le langage et le monde par le tableau suivant.

Monde	Langage
objet	nom
état de choses	proposition élémentaire
fait	proposition

TABLE 3: l'isomorphisme langage/monde du Tractatus

3.6 L'opération

Si une série de formes (cf. exemple en 3.4) est ordonnée par une relation interne, on peut figurer un élément de cette série qui n'en est pas le début comme un *résultat* d'une *opération* qui le produit à partir d'autres éléments de la série, qui seront appelés les *bases* de l'opération.

Une opération montre comment d'une forme, on passe à une autre. Elle n'est pas la marque d'une forme, mais d'une différence de forme (5.241). L'opération se manifeste dans une *variable*. Le concept d'applications successives d'une opération, c'est le concept d'« et cætera » (5.2523).

Wittgenstein note une série de formes : $a, O'a, O'O'a, \dots$ par $[a, x, O'x]$. a est le début, x est un terme arbitraire de la série et $O'x$ celui qui suit immédiatement x . Cette expression est une variable (5.2522).

La différence entre *fonction* et *opération* est que la première ne peut pas être son propre argument, alors que le résultat d'une opération peut devenir sa propre base (5.251).

3.7 Pourvu de sens, vide de sens et non-sens (sinnvoll, sinnlos, unsinnig)

Conformément à la théorie déictive, le sens de la proposition est son accord ou désaccord avec les *possibilités* de subsistance ou de non-subsistance des états de choses (4.2). Via l'isomorphisme entre monde et langage, la proposition est donc l'expression de son accord ou de son désaccord avec les possibilités de vérité des propositions élémentaires. Ce sont les *conditions de*

p	q	
V	V	V
F	V	V
V	F	F
F	F	V

vérité d'une proposition. Ainsi, « est un *signe propositionnel*.

Les conditions de vérité sont le sens de la proposition. Il y a alors deux cas extrêmes qui apparaissent : dans le premier, la proposition s'accorde avec toutes les possibilités de vérité des propositions élémentaires, c'est la *tautologie*, et dans le second elle ne s'accorde avec aucune, c'est la *contradiction*. De façon tout à fait générale, la proposition montre ce qu'elle dit. Mais ici, la tautologie et la contradiction montrent qu'elles ne disent rien. Elles sont *vides de sens* (sinnlos). Mais elles ne sont pas des *non-sens* (unsinnig), car elles appartiennent au symbolisme, « à la manière dont le 0 appartient au symbolisme de l'arithmétique. » (4.4611)

Les *fondements de vérité* d'une proposition sont les conditions de vérité pour lesquelles elle est vraie. (Dans l'exemple précédent, VV, FV et FF sont les fondements de vérités de la proposition.) Étant donnés n propositions, si leurs fondements de vérité communs sont aussi fondements de vérité de p , alors p *suit* de ces propositions-là (5.11). En particulier, p suit de q si les fondements de vérité de q sont contenus dans ceux de p .

Une proposition affirme toute proposition qui s'ensuit (5.124). Que p suive de q doit se voir dans leurs structures : il s'agit d'une relation interne. Via l'isomorphisme monde/langage, la proposition élémentaire n'a pas de conséquence (5.134), puisque les états de choses sont indépendants.

3.8 La forme générale de la proposition

La proposition étant une fonction de vérité des propositions élémentaires (5) et les structures des propositions ayant entre elles des relations internes (5.2), il s'ensuit que « chaque proposition est le résultat d'opérations de vérité sur des propositions élémentaires » (5.3).

Wittgenstein s'emploie alors à donner la *forme générale de la proposition*, « c'est-à-dire la description des propositions d'une langue symbolique quelconque » (4.5) Cette forme générale est une variable (4.53). Cette forme existe, car il n'y a aucune proposition dont on ne peut prévoir la forme, c'est-à-dire la construire. « La forme générale de la proposition est : ce qui a lieu est ainsi et ainsi. » (4.5) Cette forme générale est l'essence de la proposition (5.471), c'est la description du seul et unique signe primitif de la logique (5.472).

Pour mieux expliciter cette forme générale, Wittgenstein va éliminer le symbole d'égalité du symbolisme car « dire que *deux* choses sont identiques est un non-sens, et dire d'*une* chose

qu'elle est identique à elle-même, c'est ne rien dire du tout. » (5.5303)

Il soutient aussi qu'une proposition ne peut apparaître dans une autre proposition que comme base d'une opération de vérité. (5.54) Il résout le problème apparent du cas « A croit p » en l'analysant sous la forme « 'p' dit p » où la proposition p n'apparaît plus car il s'agit alors de la coordination de faits ('p' : la proposition est un fait) par la coordination de leurs objets (p : ce dont p est une image, son sens) (5.542).

Il définit alors l'opération $N(\bar{\xi})$ où ξ est une variable propositionnelle et $(\bar{\xi})$ représente l'ensemble des valeurs de ξ . Il y a trois moyens de décrire $(\bar{\xi})$. (5.501)

1. Par une énumération, par exemple $(\bar{\xi}) = (p, q, r)$.
2. Par la donnée d'une fonction f_x , dont les valeurs pour toutes les valeurs de x sont les propositions à décrire.
3. Par la donnée d'une loi formelle. $(\bar{\xi})$ est alors une série de forme.

$N(\bar{\xi})$ est alors la négation de l'ensemble des valeurs de la variable ξ

1. Si $(\bar{\xi}) = (p, q)$ alors $N(\bar{\xi}) = (p|q)$ où $|$ est le connecteur de Scheffer.
2. Si les valeurs de ξ sont les valeurs de f_x pour toutes les valeurs de x alors $N(\bar{\xi}) = \neg(\exists x).f_x$

On peut remarquer que 2 est une façon peu courante aujourd'hui d'introduire la logique du premier ordre.

D'après Wittgenstein, la forme générale de la proposition est alors la variable $[\bar{p}, \bar{\xi}, N(\bar{\xi})]$ où \bar{p} figure toutes les propositions élémentaires (6).

3.9 La philosophie

La langue déguise la pensée (4.002). En effet, Russell a montré, par exemple dans ce que l'on appelle sa théorie des descriptions singulières, que la forme logique apparente d'une proposition n'est pas forcément sa forme logique réelle (4.0031).

Pour Wittgenstein, la philosophie doit clarifier logiquement les pensées (4.112). Il ne s'agit plus d'une théorie, mais d'une activité. De même que la philosophie critique de Kant était conçue non pas pour étendre, mais uniquement pour clarifier la raison qu'elle devait préserver des erreurs (cf. [1], Introduction), de même la philosophie wittgensteinienne est conçue pour délimiter l'impensable de l'intérieur au moyen du pensable (4.114). Car en effet, il y a de l'impensable, de l'indicible, c'est le Mystique (6.522).

Wittgenstein expose la méthode correcte en philosophie : dire ce qui se laisse dire mais qui n'a pourtant rien à faire avec la philosophie, et quand quelqu'un dirait quelque chose de métaphysique, lui démontrer toujours qu'il a omis de donner, dans ses propositions, une dénotation à certains signes (6.53).

En effet, une thèse centrale du Tractatus est qu'il n'y a pas d'énigme. « D'une réponse qu'on ne peut formuler, on ne peut non plus formuler la question. Si une question peut de quelque manière être posée, elle peut aussi recevoir une réponse. » (6.5)

Après ce travail de clarification, le philosophe doit donc garder le silence, c'est l'aphorisme sur lequel se termine le Tractatus.

3.10 La conception tractatuséenne de la logique

Après avoir développé sa théorie de l'image, Wittgenstein remarque que « la possibilité de la proposition repose sur le principe de la position de signes comme représentants des objets ». Or, dans une connexion d'objets, il n'y a que des objets et rien d'autre. Ce qui rend claire la pensée de Wittgenstein quant-à ce que « les constantes logiques ne sont les représentants de rien. La logique des faits ne peut avoir elle-même de représentant. » (4.0312).

De même, dans sa théorie des opérations de vérité, les résultats d'opérations de vérité sont identiques s'ils sont une seule et même fonction de vérité (5.41). D'où il suit qu'il n'y a pas d'objets logiques au sens de Frege et Russell car de tels objets devraient rendre différentes des propositions qui sont en fait les mêmes. De plus, via l'isomorphisme monde/langage, « à une connexion logique déterminée de signes correspond une connexion logique déterminée de leurs dénотations » (4.466), les tautologies et les contradictions ne sont donc pas des connexions de signes, car il ne peut pas leur correspondre de connexions d'objets. La tautologie et la contradiction ne sont pas des images de la réalité (4.462).

Tout ceci doit rendre manifeste, d'après Wittgenstein, que les formes logiques n'ont pas de nombre (4.128). En effet, « le nombre est l'exposant d'une opération » (6.021). Et par exemple, $\neg\neg p$ et $\neg\neg\neg\neg p$ étant *la même* proposition, 2 et 4 ne sont donc pas distinguables pour l'opération \neg . Mais comme il n'y a pas de constantes logiques, il n'y a aucun nombre qui soit distingué. Par exemple, $\neg p$ et $\neg\neg p$ sont distingués, mais, puisque $\neg p$ est la même proposition que p/p , 1 se confond avec 2.

Ces considérations sont en fait l'interprétation que donne Wittgenstein de la devise d'Occam, qui « déclare que les unités non nécessaires d'un système de signes n'ont aucunes significations ». Ainsi, les trois paragraphes précédents peuvent se résumer par la formule : « Des signes qui ont *un* seul et même but sont logiquement équivalents, des signes qui n'ont *aucun* but sont logiquement sans significations. » (5.47321)

Les propositions de la logique sont les tautologies (6.1). Cependant, on pourrait utiliser les contradictions à la place des tautologies (6.1202). Les propositions de la logique ne disent rien, ce sont les propositions *analytiques* (6.11). Elles ne font apparaître que des relations internes, « il en résulte que nous pourrions aussi bien nous passer des propositions logiques, puisque, dans une notation convenable, nous pouvons déjà reconnaître les propriétés formelles des propositions à la seule inspection de celles-ci. » (6.122)

Les propositions logiques sont les seules propositions pour lesquelles on peut reconnaître sur le seul symbole qu'elles sont vraies. Ce fait clôt sur elle-même toute la philosophie de la logique (6.113).

Pour Wittgenstein, il ne peut pas y avoir de lois de la déduction, celles-ci seraient vides de sens et superflues. La manière de déduire ne peut être tirée que des propositions elles-mêmes (5.132). « Le modus ponens ne peut être exprimé par une proposition. » (6.1264)

Dans les notations habituelles, la démonstration n'est qu'un auxiliaire mécanique pour reconnaître les tautologies (6.1262). Dans une notation mettant en évidence les fondements de vérité des propositions, chaque proposition de la logique serait sa propre démonstration (6.1265). Il résulte qu'en logique, procédure et résultat sont équivalents (6.1261).

« Comment la logique, qui embrasse toute chose et reflète le monde, peut-elle avoir recours à des manipulations et à des instruments si particuliers ? » (5.511) se demande Wittgenstein. En effet, pour lui, la logique n'est pas une théorie, « mais une image qui reflète le monde » (6.13).

La logique est a priori car on ne peut rien penser d'illogique (5.4731).
La logique est de plus qualifiée de *transcendantale* (6.13).

3.11 Le solipsisme

On pourrait dire que l'analyse wittgensteinienne du solipsisme est un tournant dans son histoire. Car en effet, plutôt que d'essayer d'argumenter en sa faveur ou défaveur, la théorie qu'il vient de développer permet à Wittgenstein d'affirmer que ce que *veut dire* le solipsisme est correct, mais cela ne peut se *dire*, cela se *montre* (5.62). Cependant, « il n'y a pas de sujet de la pensée de la représentation » (5.631), car le sujet n'est pas dans le monde, mais est une frontière du monde (5.632). S'ensuit la conséquence paradoxale que « le solipsisme développé en toute rigueur coïncide avec le réalisme pur. ».

Cet aphorisme, ainsi que celui-ci : « Le monde et la vie ne font qu'un. » (5.621) (qui entraîne d'ailleurs que, « dans la mort, le monde n'est pas changé, il cesse » (6.431)) invitent à une relecture du Tractatus d'un œil nouveau. En fait, ils nous rappellent que les notions ci-développées de « monde », de « fait », ne sont pas les notions auxquelles nous avons pensées au premier abord.

Ils éclairent aussi le fait que la logique soit qualifiée de *transcendantale* et non pas de transcendante.

3.12 Le Mystique

Le Mystique, bien qu'à peine effleuré par le Tractatus, en constitue pourtant la partie la plus importante aux yeux de Wittgenstein. « Ce n'est pas *comment* est le monde qui est le Mystique », nous interpelle Wittgenstein, « mais qu'il *soit*. » (6.44)

Wittgenstein compare « les modernes » et les lois de la nature, aux « Anciens » qui se tenaient devant Dieu et le Destin (6.372). Pour lui, les uns et les autres ont raison et tort, mais les Anciens ont une idée plus claire « en ce qu'ils reconnaissent une limitation, tandis que dans le système nouveau il doit sembler que tout est expliqué. » Il ressort que pour lui, cette « limitation » doit avoir une place importante, et précisément : « Le sentiment du monde comme totalité bornée est le Mystique. » (6.45)

Mais cela se trouve hors du langage, et donc hors du monde. En effet, « à supposer même que toutes les questions scientifiques *possibles* soient résolues, les problèmes de notre vie demeurent encore intacts. » Pourquoi une telle situation ? Parce qu'à vrai dire, il ne resterait plus alors aucunes questions, « et cela même est la réponse » (6.52).

3.13 Le problème du Tractatus

Le Tractatus avait pour but de tracer une frontière à l'acte de penser, cependant il s'est heurté à un premier problème : ceci n'est pas réalisable, « car pour tracer une frontière à l'acte de penser, nous devrions pouvoir penser les deux côtés de cette frontière (nous devrions donc pouvoir penser ce qui ne se laisse pas penser). » ([5], Avant-propos).

Wittgenstein révisé donc ses objectifs, cette frontière qu'il voulait tracer « ne pourra donc être tracée que dans la langue ». Ce sera donc une frontière « non pas à l'acte de penser, mais à l'expression des pensées ». Cette frontière sera alors celle du sens, et ce qui est au-delà sera simplement du non-sens.

Une fois ce tracé esquissé, le constat est sans appel : « la plupart des propositions et des questions qui ont été écrites touchant les matières philosophiques ne sont pas fausses, mais dans le domaine du non-sens. » (4.003) « Les problèmes les plus profonds ne sont, à proprement parler, *pas* des problèmes. »

La méthode de Wittgenstein est exposée au danger de s'empêtrer dans des recherches psychologiques non essentielles (4.1121).

Mais il y a plus grave. En effet, le *Tractatus* s'*autodétruit*. Celui qui en comprend les propositions « les reconnaît à la fin comme des non-sens » (6.54). Le sens du *Tractatus* s'évanouit dès lors qu'on le saisit.

Mais il y a plus grave encore. Car comme le remarque Russell dans son introduction au *Tractatus* de 1922, « ce qui cause une hésitation c'est qu'après tout M. Wittgenstein réussit à dire beaucoup de choses à propos de ce qui ne peut être dit ».

De même, dans sa *Critique de la Raison pure*, Kant s'était aussi heurté au problème de savoir comment est-il *possible* d'ériger une philosophie qui rende compte de la raison pure¹ et de ses limites, alors même que l'on ne dispose *que* de la raison pure pour ce faire.

Kant y avait répondu bien simplement que s'agissant-là d'étudier l'entendement, ses richesses, « puisqu'elles ne doivent pas être cherchées hors de nous, ne sauraient nous rester cachées » (cf [1], Introduction).

Wittgenstein, au contraire refusa souvent de discuter de philosophie, préférant réciter de la poésie, dos à ses interlocuteurs. Car de toute façon, le *Tractatus* n'est peut-être compréhensible que par qui a déjà « pensé *lui-même* les pensées qui s'y trouvent exprimées », et c'est certainement en cela que réside le solipsisme du *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein.

Références

- [1] KANT, *Critique de la raison pure* 1781.
- [2] FREGE, *Les fondements de l'Arithmétique* 1884
- [3] FREGE, *Fonction et concept* 1891
- [4] FREGE, *Sens et dénotation* 1892
- [5] WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus* 1922

Les citations sont principalement de la traduction française de Gilles-Gaston Granger.

1. Raison pure signifiant la raison en tant qu'elle connaît des choses de façon entièrement a priori.